



HAL
open science

LES VERTUS DE L'OUBLI

Eric Delassus

► **To cite this version:**

Eric Delassus. LES VERTUS DE L'OUBLI. L'élimination d'archives : une affaire économique, culturelle et psychologique, Oct 2013, Roubaix, France. hal-00877188

HAL Id: hal-00877188

<https://hal.science/hal-00877188>

Submitted on 28 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES VERTUS DE L'OUBLI

Conférence prononcée à Roubaix le 25/10/2013 lors du colloque « L'élimination d'archives : une affaire économique, culturelle et psychologique » organisé par l'Association des Archivistes Français.

Résumé : Si comme le prétend Saint Augustin, le temps n'existe qu'en tant que distension de l'esprit, il ne peut y avoir de conscience du présent que grâce à la mémoire et l'anticipation, c'est cette idée que l'on retrouve sous une autre forme chez Bergson pour qui toute conscience est avant tout mémoire. Cependant cette nécessité de la mémoire est inséparable de celle de l'oubli qui comme le souligne Nietzsche est l'une des conditions essentielles de l'action et de la vie.

Abstract : If, as Augustine says, time exists only as a distension of the Spirit, there is no consciousness without memory and anticipation, it is this idea that Bergson expressed in another way when he said that consciousness is primarily memory. However, the memory requirement is inseparable from the oblivion, which, as Nietzsche pointed out, is one of the essential conditions of work and life.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était il n'y aurait pas de temps présent¹.

Dans sa méditation sur le temps Saint Augustin nous met face au paradoxe suivant : ce qui fait que le temps est c'est qu'il n'est rien. En effet, si je divise le temps en passé, présent et avenir, je m'aperçois très vite, si je cherche à définir ces trois moments du temps, que le passé n'est plus, que l'avenir n'est pas encore et que le présent n'est que la limite entre ces deux non-êtres que sont le passé et l'avenir.

Comment donc, ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps doit rejoindre le passé, comment pouvons nous déclarer qu'il est aussi, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être ? Si bien que ce qui nous autorise à dire que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus².

C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Saint Augustin que si on ne me demande pas ce qu'est le temps, je sais ce que c'est, mais que si on me le demande je ne le sais plus, car je suis incapable de le définir. Si définir, c'est énoncer les caractères essentiels d'une chose, il est impossible de définir les temps, puisque ce dernier n'a pas d'essence, il n'est qu'à force de ne pas être ou de ne plus être. Aussi, pour Saint Augustin le temps n'a t'il de réalité que dans l'esprit et n'existe-t-il que grâce à notre mémoire et à notre capacité d'anticiper. Le temps est en nous et n'existe que par sa présence en tant que

¹ Saint Augustin, *Confessions*, Traduction, préface et notes par Joseph Trabucco, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.

² *Ibid.*

grâce à la mémoire nous accédons au présent du passé, grâce à l'attention au présent du présent et grâce à l'anticipation au présent de l'avenir :

Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : « Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. » Peut-être dirait-on plus justement : « Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur » Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente³.

Le temps n'existe donc pas en lui-même il est une distension de l'esprit :

D'où il résulte pour moi que le temps n'est rien d'autre qu'une distension. Mais une distension de quoi, je ne sais au juste, probablement de l'âme elle-même⁴.

Et Saint Augustin d'ajouter dans le chapitre suivant :

C'est en toi, mon esprit que je mesure le temps. Ne me fais pas d'objection : c'est un fait. Ne m'objecte pas le flot désordonné de tes impressions. C'est en toi, dis-je, que je mesure le temps.

Et, parmi les facultés qui permettent cette mesure du temps, la mémoire joue un rôle essentielle puisque nous mesurons le passé par le souvenir. Certes, nous mesurons l'avenir par l'attente, mais pourrait-il y avoir attente s'il n'y avait pas mémoire ?

Bergson répond à cette question en insistant sur le lien nécessaire qui réunit la mémoire et la conscience et sur le fait que le présent n'est pas instant mais durée. Imaginons un être qui oublierait instantanément tout ce qu'il vit, pour qui chaque instant serait immédiatement rejeté dans les profondeurs de l'oubli, jamais il ne pourrait saisir le présent puisque celui-ci disparaîtrait avant même d'être apparu. C'est que, nous dit Bergson, le présent n'est pas l'instant, l'instant ce n'est que du temps spatialisé, du temps représenté au moyen d'une métaphore spatiale :

Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience. Il n'y aurait pas pour elle de présent, si le présent se réduisait à l'instant mathématique. Cet instant n'est que la limite, purement théorique, qui sépare le passé de l'avenir ; il peut à la rigueur être conçu, il n'est jamais perçu ; quand nous croyons le surprendre, il est déjà loin de nous⁵.

Lorsque nous nous représentons le temps de manière linéaire nous succombons à cette tendance de l'intelligence humaine à tout matérialiser, à tout spatialiser, aussi par métaphore assimilons nous le présent à un point dans l'espace et c'est ainsi que nous construisons le concept d'instant. Cependant, si nous nous référons à l'intuition que nous avons du temps, c'est-à-dire si nous nous référons à ce qui pour nous constitue la réalité concrète du temps, le présent n'a plus rien à voir avec une succession d'instantanés séparés les uns des autres, le présent est de l'ordre d'une continuité entre passé et avenir, c'est cette continuité que Bergson nomme la durée qui est selon lui le mode

³ *Ibid.*, p. 269.

⁴ *Ibid.*, p. 275.

⁵ Bergson, *La conscience et la vie*, conférence prononcée le 29 mai 1911 à l'Université de Birmingham.

d'existence de l'esprit. Le présent est une durée sans rupture entre le passé et l'avenir. Ainsi, le propos présent que je suis en train de tenir n'a de sens pour moi et pour vous que parce que chacun de nous retient simultanément ce qui vient d'être dit et anticipe sur ce que va être dit, mais il suffit qu'un événement extérieur vienne rompre cette continuité pour que soudain nous perdions le fil de l'exposé et que nous passions d'un moment présent à un autre moment présent. Bergson décrit cela très bien dans un article de *l'Énergie spirituelle* intitulé « La fausse reconnaissance » :

Quand nous écoutons une phrase, il s'en faut que nous fassions attention aux mots pris isolément : c'est le sens du tout qui nous importe ; dès le début nous reconstruisons ce sens hypothétiquement ; nous lançons notre esprit dans une certaine direction générale, quitte à infléchir diversement cette direction au fur et à mesure que la phrase, en se déroulant, pousse notre attention dans un sens ou dans un autre.

C'est pourquoi il n'y a pas de conscience sans mémoire, c'est pourquoi toute conscience est mémoire car même toute anticipation de l'avenir serait impossible si nous ne disposions pas de cette faculté de rétention du passé qui permet à l'esprit de s'élaner vers l'avenir qui nous appelle et nous tire à lui. Voici d'ailleurs comment Bergson définit la conscience dans une conférence prononcée à Birmingham en 1911 et intitulée *La conscience et la vie* :

Qui dit esprit dit, avant tout, conscience. Mais qu'est-ce que la conscience ? Vous pesez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire.

Il peut tout d'abord sembler étrange de présenter la conscience comme une chose concrète. Pour beaucoup d'entre nous le concret s'assimile au sensible et au matériel, à du « solide ». Ma conscience, ou celle de n'importe qui d'autre, je ne peux pas la mettre dans ma poche ou la ranger dans une boîte. Cependant, si l'on oppose le concret à l'abstrait et que l'on donne au mot « abstrait » son véritable sens les choses deviennent plus claires. Abstrait signifie, en effet, séparé. Ainsi, quand je fais abstraction de quelque chose, je sépare cette chose de son contexte. Or, précisément, je ne puis faire abstraction de ma conscience, celle-ci colle à mon existence, elle lui est indissociable. D'ailleurs, si je perds conscience, pour moi, je n'existe plus. Lorsque je me réveille j'ai le sentiment d'un grand trou dans mon existence. Et c'est là que le lien entre conscience et mémoire apparaît dans toute son évidence, ce qui m'a donné le sentiment d'avoir perdu conscience, c'est précisément que je ne me souviens de rien.

Il est donc nécessaire de se souvenir pour agir et savoir qui l'on est. Pour agir, car sans mémoire il n'est pas possible de s'ancrer dans l'existence et de répondre à l'appel de l'avenir ; pour savoir qui l'on est, car c'est notre mémoire qui fait notre identité et c'est, comme l'a magistralement montré Paul Ricœur, le propre du récit que d'aider le sujet à se retrouver. Il y a cependant une ambivalence de

l'histoire que souligne Nietzsche dans l'Avant-propos de la seconde *Considération inactuelle*. Celle-ci peut tout autant nous aider à avancer dans l'existence que nous paralyser et nous empêcher d'agir :

...nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir, et non point pour nous détourner nonchalamment de la vie et de l'action, ou encore pour enjoliver la vie égoïste et l'action lâche et mauvaise. Nous voulons servir l'histoire seulement en tant qu'elle sert la vie. Mais il y a une façon d'envisager l'histoire et de faire de l'histoire grâce à laquelle la vie s'étiole et dégénère. C'est là un phénomène qu'il est maintenant nécessaire autant que douloureux de faire connaître, d'après les singuliers symptômes de notre temps⁶.

Autrement dit, si la mémoire est indispensable à la conscience, l'oubli l'est aussi, c'est que nous apprend Nietzsche dans le même texte, lorsqu'il envisage le cas d'un être qui serait en quelque sorte l'inverse de l'amnésique auquel nous faisons référence tout à l'heure et qui serait quant à lui hypermnésique, c'est-à-dire qui retiendrait tous les événements de son existence et qui serait totalement incapable d'oubli.

Imaginez l'exemple le plus complet : un homme qui serait absolument dépourvu de la faculté d'oublier et qui serait condamné à voir, en toute chose, le devenir. Un tel homme ne croirait plus à son propre être, ne croirait plus en lui-même. Il verrait toutes choses se dérouler en une série de points mouvants, il se perdrait dans cette mer du devenir. En véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais aussi d'obscurité⁷.

Un tel être serait lui aussi incapable d'agir, car le propre de notre mémoire est d'être sélective, nous ne retenons du passé que ce qui nous permet de nous projeter dans l'avenir et c'est en ce sens qu'il y a une vertu de l'oubli. Par vertu, il ne faut pas seulement entendre ici une qualité, mais il faut prendre le mot vertu en son véritable sens c'est-à-dire celui de puissance, au même titre qu'il y a, par exemple, une vertu créatrice, c'est-à-dire une puissance créatrice de l'imagination, il y a une puissance de l'oubli au sens où il nous permet de sélectionner dans nos souvenirs ceux qui sont nécessaires à l'action présente. Est-ce-à-dire pour autant que pour agir nous devons anéantir nos souvenirs ? Certainement pas ! Nous devons bien au contraire conserver pour oublier. Oublier n'est pas nécessairement détruire mais mettre en réserve nos souvenirs. Aussi, si nous archivons, si nous conservons, si nous emmagasinons tous les vestiges du passé qui constituent notre histoire, ce n'est peut-être pas tant pour entretenir la mémoire que pour mieux gérer l'oubli. En effet, oublier n'est pas anéantir systématiquement le souvenir, mais plutôt le mettre en réserve, le rendre disponible à la remémoration ou à la réminiscence. Cet amnésique dont nous parlions précédemment qui oublierait instantanément chaque instant, peut-on dire à proprement parler qu'il oublie ? Il serait plus juste de

⁶ Nietzsche, *Seconde Considération Inactuelle*, Avant-propos.

⁷ *Ibid.*, II^e partie.

dire qu'il ne retient rien, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Oublier, c'est plutôt perdre ce que l'on a d'abord retenu, c'est ne plus savoir ce que l'on a su. C'est pourquoi, si certains oublis nous handicapent, d'autres au contraire nous facilitent l'existence. De même que nous mettons au grenier ou au rebus ces vieux objets dont on a plus besoin, mais qui peuvent toujours servir, nous oublions ce qui encombre notre mémoire mais qui peut toujours être convoqué. Ainsi en va-t-il du préconscient auquel Freud fait référence dans sa première topique, le préconscient désigne en effet l'ensemble des représentations qui ne peuvent être présentes à la conscience en permanence, mais que celle-ci peut toujours convoquer. La conscience pour rendre possible l'action gère l'oubli en rejetant hors de son champ ce qu'elle retient mais dont elle n'a pas besoin maintenant, dans l'instant présent.

Et ce qui est vrai du préconscient, l'est peut-être encore plus de l'inconscient tel que Freud le conçoit. L'inconscient, nous dit-il, est le siège du refoulé, c'est-à-dire de toutes les représentations, de tous les souvenirs que la conscience ne saurait tolérer parce que trop chargés de contenus affectifs et traumatiques. Aussi, oublions nous, au sens où nous refoulons. Et, si Freud a raison, l'oubli a ici une vertu on ne peut plus salvatrice. Si la théorie de l'Œdipe est vraie, pourrions-nous vivre avec le souvenir de nos pulsions d'enfant ? C'est d'ailleurs lorsque l'oubli échoue que nous souffrons, lorsque nos souffrances d'antan viennent se rappeler à notre bon souvenir et que nous sommes incapables de les verbaliser. Mais c'est alors là qu'il faut se souvenir, pour faire que, là où est le Ça, advienne le Moi, ce qui ne serait pas possible si nous n'avions pas retenu quelque chose de nos conflits d'enfants. Autrement dit, pas de souvenir sans mémoire, mais pas d'oubli non plus, c'est pourquoi le travail de l'historien, de l'archiviste, du conservateur, c'est probablement autant gérer l'oubli qu'entretenir la mémoire. L'un ne va pas sans l'autre.

Ainsi, la méditation de Saint Augustin sur le temps nous a-t-elle amené sur les terres de la conscience bergsonienne qui nous fait découvrir que toute conscience est mémoire, mais pour nous faire comprendre ensuite à la lumière des considérations nietzschéennes qu'il ne peut y avoir de mémoire permettant l'affirmation de la vie que grâce à l'oubli. L'oubli qui n'est pas absence de rétention du passé, pas plus qu'il n'est la destruction dans l'esprit, l'oubli qui relève plutôt de la mise à l'écart, ce qui fait toute sa vertu, c'est-à-dire toute sa puissance, car il obéit d'abord aux forces de la vie. C'est pourquoi, les archiviste se doivent d'être autant les conservateurs du passé que les gestionnaires de l'oubli. Et notre civilisation doit aujourd'hui prendre garde à ne pas tomber dans la manie de tout conserver, de tout préserver, de tout sauvegarder. Autrefois, on n'hésitait pas à détruire un monument et à utiliser ses pierres pour en construire un autre, plus neuf, plus dans l'air du temps, aujourd'hui le moindre vestige, la moindre trace du passé est préservée et sacralisée. Combien aujourd'hui de chantiers ont-ils été interrompus en raison des découvertes historiques ou

archéologiques qu'on a pu y faire. Entre le mépris sauvage du passé et la religion de la mémoire, il nous faut trouver la voie moyenne, celle qui tout en nous évitant de retourner vers la barbarie ne nous empêchera pas pourtant d'agir et d'aller de l'avant. Il nous faut pour cela comprendre que le travail de la mémoire n'a pas pour seule mission la conservation du passé, mais aussi et surtout l'oubli, l'oubli dont la puissance est essentielle à la vie et à l'action.